

Alexandre Voisard

Poésie II

Liberté à l'aube
La Montagne humiliée
Les Voleurs d'herbe
Les Deux Versants de la solitude
Feu pour feu
Épars

Textes présentés par André Wyss



Alexandre Voisard ✂ *L'Intégrale 2*



camPoche

Les huit volumes des Œuvres d'Alexandre Voisard
sont publiés avec les appuis
de l'Association des Amis d'Alexandre Voisard, de la Banque
Cantonale du Jura, de Clientis (Banque Jura Laufon),
du Canton du Jura, de la Commune de Fontenais, de la
Fondation Anne et Robert Bloch, de l'Office de la culture du
canton de Berne, du Pour-cent culturel Migros,
de Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture.
L'auteur et l'éditeur les en remercient.

« Poésie II »,
deuxième volume des Œuvres d'Alexandre Voisard,
cent soixante-douzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édité sous la direction d'André Wyss,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Illustration de couverture : aquarelle d'Alexandre Voisard,
du manuscrit inédit « Abornage d'une histoire incertaine »,
avec pour légende « Nous parvenons au fleuve
dans l'ignorance de nos traces »
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-172-3
Tous droits réservés
© 2006 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

LIBERTÉ À L'AUBE

« Liberté à l'aube »
a paru en édition originale en 1967
aux Éditions des Malvoisins, à Porrentruy.
La présente édition est basée sur l'ouvrage publié en 1978
aux Éditions Bertil Galland, à Vevey

*À mon père, à ma mère,
qui m'ont donné à cette terre.*

*À mes amis Malvoisins
cette suite à nos partages.*

« Je me révolte, donc je me ramifie »

RENÉ CHAR

CHANT DU PAYS DE PEINE

Ô contrée de passions et de chaume,
J'ai appris à lire les proverbes
Dans la poussière crue de tes chemins,
Dans les feuillages des chênes las.

Je n'ai qu'à tendre la main
À travers les frondaisons de nuit
Pour atteindre la rude chevelure
De nos mères oubliées dans les siècles des siècles.

Leurs yeux si profonds
N'ont pas cessé de luire
À la lucarne étroite
Où passèrent les ans.

C'est à elles que ce soir je pense,
Elles qui n'ont pas brisé la parole,
Elles qui ont déposé à nos tempes
Le fardeau de neige des verbes essentiels.

J'ai signé les labours qui saignent
De strophes claires et sans merci.

J'ai signé les toits d'argile
De noms sauvages et nouveaux.

J'ai nommé le seigle dans la main du pauvre,
Le tourment séculaire dans la braise défaillante.

J'ai fait à mon pays un chemin
De tendresse dans les éboulis de l'opprobre,

Une eau insaisissable à ses flancs menacés,
Un vent de galop à sa prière retrouvée.

Les sillages, les sillons,
Les combes où se répand le lait de l'espérance,
Un lait si vert qu'il laisse dans la gorge
Un goût violent de primevère,

Un lait si léger que seuls nos frères
Savent y tremper leurs lèvres blessées,
Un lait si neuf que la brebis orpheline
Y reconnaît la langue de feu du bélier banni.

Dans nos sillons et dans nos combes
Un flot fabuleux de lait et de fureur.
Un signe clair à la crête des roches
Et l'écho rassemble les battements

Des cœurs qui battent aux quatre vents.

La source ne ment pas au pli noir de la grotte.
Nous y avons trempé la chevelure des amoureuses,
Car c'est d'elles que nous tenons
La lame blanche perçant la nuit.

La source ne ment pas, d'où émergent
Incessantes les années de lumière,
Intarissables soleils dont les franges
Délivrent d'un siècle d'ombre.

La source ne ment pas, si profonde.
C'est elle qui éclaire les poings
Tendus à l'aube sur les journaux
Inépuisables d'immondices et de vents mensongers,

Les poings tendus sur les chroniques pourrissantes.

Ah ! l'autrefois demeure
Dans l'inoubliable secret des hameaux
Qui se serrent au creux des légendes mal enfouies.
Et d'ombre en ombre, de grenier en grenier,
On sait que les secrets des contes ne s'usent pas
Au passage des maximes abominables.

Oui, l'autrefois demeure,
Hier nous appartient
Et demain nous réunit
Au bord des routes luisantes
Qui viennent du fond des âges
Et vont partout où nos rêves,
Étoiles familières et farouches, nous précèdent.

Hier survit dans nos prières,
Et je vois bien sur les livres qui sont déjà si loin
Quelles images s'allument aux pages arrachées
Et quelles stridences éveillent les mots
Retrouvés à la pointe pure des tridents.

Je sais les mots qui contraignent
À vivre, à mourir et à vivre,
Les mots qui prolongent les jours brûlants
Et abrègent la courbe glacée des nuits,
Les mots qui piétinent les vouivres dénaturées
Et frappent au flanc les messagers sournois
Dont la langue jaunâtre ne piège que les mouches.

J'ai dit AMOUR. J'ai dit LIBERTÉ
Et tout mon corps se tend, falaise abrupte
Dont les racines tremblent dans le sang des origines.
J'ai dit AMOUR et les forêts ne cesseront plus
De frissonner sous les haillons durables de l'enfance.
J'ai dit LIBERTÉ et la pierre est riche de sa dureté
Et ma voix parcourt sans fin les vallées.
J'ai dit LIBERTÉ et le pays redevient
Terre, humus propice au verbe renaissant.
J'ai dit LIBERTÉ
Et la détresse jamais plus ne sèmera sous la trique.
J'ai dit LIBERTÉ
Et jamais plus le fer n'aura de chance à nos
poignets.
J'ai dit LIBERTÉ
Et jamais plus mes frères
Ne paraferont la poussière des jous.

J'ai dit ce qu'il fallait dire
Pour que le seigle survive dans la plaine,
Pour que la pluie blanchisse nos savoirs,
Pour que l'hiver annule les séquestres.

J'ai dit ce qu'il fallait dire
Pour que les vipères s'écartent des berceaux,
Pour que l'ivresse de l'espoir rajeunisse nos feux,
Pour que les rois mages guident l'étoile de
notre naissance.

J'ai dit ce qu'il fallait dire
Pour que le masque du silence tombe sous nos cris,
Pour que la liberté s'échappe de la gangue,
Pour que le sang des mots souille les procédures.

J'ai fait ce chemin interminable
Qui des gouffres du temps
Mène aux clartés les plus hautes.

J'ai fait taire en mon cœur
La crainte des alliances aigres.

J'ai signé chaque vœu de neige
À la porte noire des prisons.

Nous sommes restés et nous avons vu
La trahison des sourds
L'allégeance des boiteux
L'abandon des buveurs de ruse.

À l'ombre de leur enseigne un jour nous verrons
Les sourds trahis par leurs yeux déserts
Les boiteux enchaînés à leurs privilèges
Les buveurs de scrutins abandonnés aux vents.

Les murs s'écroulent
Sous le poids de la crosse, gerbe écarlate,
Et les débris jonchent la route
Où ne prêchent plus que les nains grimaçants
Désavoués par leurs chimères,
Poursuivés par les épines tombées de leur nuque,
Lacérés des tourments suscités dans les fosses,
Images rebelles qui se retournent
Sous leurs yeux comme des gants.

Tout ce mépris, toutes ces chaînes,
Toutes ces haines, tout ce déchaînement
De flammes, de fureur et de serments,
Cette plainte oubliée qui s'évade en tumulte,
C'était hier, c'est aujourd'hui déjà.
Chaque printemps survit aux trahisons.

Fontaines et rivières célèbrent les ans
Qui viennent à notre rencontre
Comme des éclairs chargés de biens et de formules,
Et la longue impatience aux franges de la loi
C'est le couteau inexorable qui ne cesse
De vibrer dans l'arbre élu.

Écureuils et faisans qui êtes mes amis,
Campanules et bruyères qui êtes mes compagnes,
Amis qui m'avez porté sur vos épaules blessées,
Enfants, ô vous qui êtes mes enfants,
Vous savez combien la nuit a été longue
Et quelles misères nos larmes ont trouées.

Passé l'été, passé l'hiver,
L'horloge bat plus vite
Selon les élans du peuple
Celant la braise sous les labours.

Pleure la mère, pleure la femme,
La souffrance donne pouvoir
Aux hommes dont le cachot n'est plus,
Aux mots cinglants de liberté.

Saigne le jour, saigne le soir,
La lèvre ne se pose sur le ciel
Que pour attiser l'aurore lente
Où les courriers attendent la nouvelle.

Tombe la neige, tombe le voile,
Hurle la charogne avec les loups,
À l'envers des montagnes s'écroule
L'odieuse flore des jardins tutélaires.

Si les menaces taisent la plaie,
Si les clameurs taisent le sang,
Si l'ombre jetée tait l'injure,
Il faut que la nuit désormais
Sache quelles chansons engloutir
Et quels visages noircir enfin.

Voués à la pâture et au sommeil,
Nous sommes sortis des chaumières
Avec des litanies ardentes sur la langue.
Nous avons remonté les rivières,
Récusé le poids des ans,
Aboli la faune travestie,
Aliéné l'ours et sa cohorte accroupie.

Descendus des étoiles, grives errantes,
Descendus des montagnes étoilées
Où nous murmurions de tendres plaintes,
Descendus des murailles hantées,
Nous nous sommes allongés sur notre terre
Et nous avons senti ce corps éperdu
Enerrer nos reins de chaudes paraboles
Et nous avons goûté à sa mamelle d'écorce.

La voix du poète, le regard de l'augure,
Ont répandu le vin dans le vent.
La terre fraternelle tremble,
Car les bourrasques portent nos cris
Et nos cris portent les arbres
Frémissant à chaque rameau de mots de passe.
Il faut maintenant vêtir nos vocables,
Vêtir nos chants et leur étendue,
Il faut maintenant vêtir nos œuvres
De durables clartés enlacées.

Que les cathédrales que nous enfantons
Dans la glaise élémentaire
S'ouvrent de mille fenêtres
Sur l'horizon sonore qui nous rallie !
Que la flèche sans fin
Pénètre la pulpe des présages !